

UNE INFRASTRUCTURE DE PERSONNES: CROISER LES FRACTURES À JOHANNESBURG

ABDOUMALIQ SIMONE

[...] Bien qu'il s'agisse d'un des lieux les plus urbanisés d'Afrique, le centre-ville de Johannesburg est néanmoins perçu comme un tas de ruines [...]. Mais de ces ruines, si c'est bien de ruines qu'il s'agit, quelque chose de productif peut surgir. Cet essai explore la possibilité que ces ruines [...] constituent le matériau d'une infrastructure sociale extrêmement urbanisée: une infrastructure qui facilite l'intersection de sociabilités, permettant de ce fait à une population déshéritée d'accéder à des espaces économiques et culturels élargis.

Cet essai est construit autour de la notion d'infrastructure de personnes. [...] Systèmes réticulés d'autoroutes, de tuyaux, de fils électriques, de câbles: c'est en général à cela qu'on pense lorsqu'on emploie le terme infrastructure. À cela et à la productivité, puisque ces modes d'articulation et d'approvisionnement, nous dit-on, font marcher la ville en positionnant ses habitants, ses territoires et ses ressources dans un rapport particulier les uns aux autres – rapport qui permet aux énergies individuelles d'être déployées le plus efficacement possible.

Je souhaite étendre, ici, la notion d'infrastructure directement aux activités des citoyens. Les villes africaines sont caractérisées par d'incessants croisements – flexibles, mobiles, provisionnels – entre résidents, ces derniers agissant sans nécessairement posséder de notions clairement définies quant à la manière dont la ville doit (ou pourrait) être habitée et utilisée. Ces croisements [...] reposent sur l'aptitude des riverains à combiner de façon complexe objets, espaces, personnes et pratiques. De ces combinaisons résulte toute une infrastructure: une plateforme qui nourrit la vie dans la ville et lui permet de se reproduire. [...] Des efforts radicalement ouverts, flexibles et provisoires des habitants naît une certaine prédictibilité à même d'articuler moyens de subsistance et transactions au sein de la cité. En d'autres termes, la faculté d'acteurs individuels à se déplacer à l'intérieur d'un large éventail de positions spatiales, résidentielles, économiques et transactionnelles et à en devenir familiers a pour résultat une économie de la perception et de la pratique collaborative qui est propre à ces acteurs. Même lorsque deux personnes interagissent dans un contexte et sur un sujet qui ne sont familiers ni à l'un ni à l'autre, chacun porte en lui les traces de collaborations passées

et une volonté de s'appuyer sur de multiples positions sociales afin d'avancer ensemble. Cela étant, [une] ethnographie du centre-ville de Johannesburg pose la question fondamentale de savoir comment les chercheurs, les législateurs et les activistes peuvent penser et appréhender des espaces urbains caractérisés simultanément par la prédictibilité et par le provisoire.

Par convention, l'urbanisation dénote un épaississement de champs, un assemblage d'éléments toujours plus hétérogènes qui ensemble forment des entités collectives dont la complexité ne cesse de s'accroître. Les croisements accélérés, étendus et intensifiés de corps, de paysages, d'objets et de technologies propres à l'urbanisation empêchent la calcification d'ensembles institutionnels et de territoires immuables d'appartenance. Mais cela signifie-t-il pour autant qu'une expérience de la prédictibilité et de collaborations prolongées entre acteurs hétérogènes soit exclue? Nous avons été amenés à penser que c'est le cas. Ainsi, il est courant que les structures gouvernementales tentent d'influer sur les processus d'urbanisation via l'administration des choix et la codification de la multiplicité. La potentielle épaisseur des champs sociaux devient l'épaisseur de définitions et de classifications planifiées par différentes gestions de la lisibilité et par des centres de prise de décision. On attend des éléments différenciés de la société, rendus de la sorte visibles, qu'ils assument leurs places et leurs trajectoires propres et se muent en vecteurs par lesquels le pouvoir social est énoncé.

De ce point de vue, les espaces urbains sont imaginés avant tout comme des destinations fonctionnelles. La ville étant pensée comme un objet pareil à un vocable, il doit y avoir peu de surprises, peu de chances que se produisent des rencontres non réglementées¹. Des rapports sont établis entre des modes de formalisation – d'expression et de contenu – qui sont en fait distincts et entre lesquels il n'existe que peu de parallèles. À des identités, des fonctions, des modes de vie et des propriétés précises on relie des espaces bien délimités, afin de rendre la ville déchiffrable pour des personnes bien ciblées dans des lieux et des temps donnés. Ces schémas – qu'Henri Lefebvre nomme «représentations de l'espace» – ont pour effet de «coincer» les connexions inséparables entre lieux, personnes, actions

1 Henri Lefebvre, 1996. *Writing on cities*. Trans. Éléonore Kofman and Elisabeth Lebas. London: Blackwell.

et choses. Mais ces schémas rendent possible aussi une «relation de non-relation» qui ouvre chaque composante à une multiplicité de rapports avec les forces en vigueur. Au sein de cette pluralité de connotations, il est toujours possible de réaliser dans la ville et avec celle-ci quelque chose qui diffère de ce qui est spécifié par ces domaines de pouvoir, tout en agissant comme si l'on opérait dans leur seul cadre. Cette notion de tactiques opérant dans les interstices de contraintes stratégiques est un thème récurrent dans l'œuvre de Michel de Certeau.

En d'autres termes, les rapports à la prédictibilité et les résultats de travaux réalisés en commun au sein de la ville peuvent être ouverts, imprévisibles, singuliers. Le processus tronqué de modernisation économique à l'œuvre dans les villes africaines n'a jamais complètement consolidé de dispositifs de définition capables de faire respecter sur le long terme des organisations territoriales spécifiques. Les administrations étatiques et les institutions civiles ont manqué du pouvoir politique et économique nécessaire afin de permettre l'allocation d'activités diverses (achat, vente, occupation d'espaces domestiques, etc.) à des lieux, des codes d'articulation ou des acteurs bien précis. Selon les imaginaires conventionnels de la ville, qui situent la productivité urbaine dans la division sociale du travail et dans la consolidation des individualisations, les villes africaines sont inachevées. Or, contrairement à ces imaginaires, les villes africaines survivent largement via un ensemble d'activités hétérogènes amenées à avoir un impact sur des paysages configurés de façon flexible et à partir desquels ces activités sont élaborées. Il est important de souligner que ces configurations flexibles ne se situent pas à l'opposé de valeurs ou de priorités qui seraient caractéristiques de villes non africaines ; il s'agit plutôt de parcours spécifiques mis en place par les villes africaines tout au long de leur histoire afin d'atteindre stabilité et prédictibilité. Considérons les formes et les temporalités inachevées, tronquées ou détériorées de plusieurs rationalités institutionnelles et de modes de production de toute évidence incompatibles entre eux : des bureaucraties de l'administration civile aux ateliers, à l'industrie, à l'agriculture de subsistance, à l'entreprise privée et aux arrangements d'usufruit habituels qui gouvernent l'usage des terrains. Tous sont déployés simultanément comme moyen(s) de stabiliser un champ social d'interaction. Il en résulte une réadaptation constante des actions des citoyens, permettant à celles-ci d'être en adéquation avec l'ouverture que leur caractère collaboratif a lui-même produite.

La gare routière d'Abidjan, par exemple, est le lieu de travail de centaines de rabatteurs, porteurs, vendeurs de tickets, marchands

ambulants, conducteurs, pompistes et mécaniciens. Entre ces jeunes gens, les échanges sont constants et protéiformes. Chaque garçon qui dirige des passagers vers une compagnie en particulier établit une estimation rapide de leurs moyens, de leurs caractéristiques personnelles et de la raison de leur voyage. Cette lecture détermine où il va guider les candidats au départ, qui va leur vendre des billets, qui va charger leurs bagages, qui va les faire asseoir et ainsi de suite. C'est comme si cette collaboration était agencée pour maximiser l'efficacité de chaque passage, même s'il n'existe pas de règles explicites ou de moyens de paiement officiels pour les rabatteurs. Bien que chaque garçon abandonne le contrôle du voyageur au joueur suivant dans la chaîne, leur collaboration est fondée non sur le suivi de règles établies mais sur leur capacité à improviser.

L'hétérogénéité de cet ensemble d'activités, de modes de production et de formes institutionnelles s'avère particulièrement bien adaptée à la façon dont les gens vivent et réalisent des choses, utilisent l'environnement urbain et collaborent les uns avec les autres. Opérations spécifiques et cadres d'action sont en perpétuelle négociation et dépendent des histoires, des ententes, des réseaux, des styles et des inclinations particulières des acteurs impliqués. Des besoins extrêmement spécialisés se font jour, qui requièrent des compétences et des sensibilités particulièrement ciblées, capables de s'adapter à l'éventail imprévisible de scénarios que ces besoins animent. De processus de convertibilité incessante – mise à profit de marchandises, d'objets trouvés, de ressources et de corps à des fins auparavant inimaginables – découle une certaine prédictibilité. Déployant une importante diversité de compétences et d'efforts, dans ce cadre les résidents-producteurs gagnent en performativité. Il est important de souligner à nouveau que cette conjonction hétérogène d'actions et d'objets participe à élaborer une plateforme cohérente pour l'élaboration de transactions sociales et de moyens de subsistance. Ces processus de conjonction, capables de générer des compositions sociales à partir de compétences et de besoins singuliers (à la fois joués et virtuels), et qui tentent de tirer un maximum de résultats d'un ensemble minimal d'éléments : c'est à cela que je fais référence lorsque je parle d'une infrastructure de personnes. [...]

Traduit de l'anglais par Marie-Laure Allain Bonilla et Dominique Malaquais. Abdou Malique Simone, « People as Infrastructure », in Johannesburg, The Elusive Metropolis, Sarah Nuttall, Achille Mbembe éd., Johannesburg: Wits University Press, 2009, p. 68 et suiv.

La discussion [qui] suit s'organise autour d'un aspect simple mais fondamental de la vie urbaine: que peuvent faire les gens ensemble et dans quelles circonstances? De cette question en découlent d'autres concernant les politiques urbaines: à qui les résidents doivent-ils avoir affaire ou parler? Qui est en mesure de faire irruption dans leurs vies et où font-ils, eux, irruption? À qui l'espace appartient-il, qui peut accéder à quels types d'espaces et pour quelles raisons? À partir du moment où l'on se penche sur ces questions, un large champ de considérations politiques, administratives et techniques touchant la manière dont les villes sont gouvernées devient contestable ou, du moins, apte à être mis en discussion.

Nous savons que les villes sont pleines de personnes qui font des choses les unes avec les autres, à la fois volontairement et involontairement. Les nécessités de la vie économique signifient qu'il y a de nombreuses personnes avec qui on ne voudrait pas avoir à être en contact mais qu'on ne peut guère éviter, d'autres personnes et histoires dont nous voudrions nous rapprocher, mais dont nous ne le pouvons car nous n'avons pas de bases ou de points d'entrée pour le faire. Les villes débordent de formes d'accès et de statuts contradictoires, de codes et de prérequis permettant l'accès à des expériences particulières, à des lieux et à des opportunités donnés.

QU'EST-CE QU'UNE AIRE PUBLIQUE URBAINE ET POURQUOI EST-CE IMPORTANT ?

Cependant les villes sont aussi faites d'aires publiques – c'est-à-dire de manières d'être ensemble ou d'être connecté qui vont au-delà des détails spécifiques de ce que fait une personne, de l'endroit où elle vit et d'où elle vient. Être membre d'une aire publique, cela veut dire faire partie intégrante d'une audience plus large, destinataire et témoin d'une communication, d'une adresse ou d'une demande particulière. C'est la supposition qu'on partage un espace commun par lequel on se sent concerné et qui est généré par un événement ou un échange donné. C'est quelque chose d'ancré dans l'expérience personnelle, ou dans l'expérience d'un groupe de résidents au sein de la ville, mais qui communique afin d'obtenir une réponse, une audience, une considération qui va au-delà du caractère spécifique et de l'identité de ce groupe ou de ce lieu.

Dans une localité urbaine donnée, dans une association ou une institution où les gens sont

dans une forme de contact direct, les individus essayent de trouver des manières de négocier les uns avec les autres basées sur l'incorporation ou l'ignorance sélective de dimensions variées de passés, de situations quotidiennes, des personnalités des uns et des autres. Cela dit, ils trouvent des solutions pour négocier avec ces spécificités, même si les relations qui résultent de ces négociations sont sujettes à empoignades ou même parfois rompues. Ce que les gens peuvent faire ensemble est alors le résultat de ces négociations quotidiennes et des codes en vigueur, des règles, normes et suppositions implicites opérant dans les contextes dans lesquels ils tentent d'avancer – que ce soit l'espace de travail, les associations civiques, les institutions religieuses ou des affiliations informelles.

Ce qui est important dans cette notion d'aire publique, c'est que les idées, actions, questions et provocations communiquées par un groupe donné d'acteurs peuvent potentiellement être ouvertes à un jeu d'usages plus élargi que ceux imaginés ou possibles à l'intérieur d'une situation spécifique dans laquelle ces idées et communications trouvent leur origine. Elles peuvent potentiellement être « mises en travail » de différentes manières, influencer sur des manières de penser et de vivre dans une grande diversité de contextes. Ainsi, elles constituent des formes de connexion, donnant aux gens le sentiment qu'ils opèrent dans une arène de vie plus large qui ne serait pas régie par des critères spécifiques d'appartenance, qui ne requerrait pas d'être identifié précisément, mesuré, ou référencé.

Par conséquent, l'aire publique devient un véhicule par lequel diverses facettes de la vie urbaine peuvent interagir – une manière, pour les gens d'être (ou de se mouvoir) ensemble sans avoir à être intégrés. Au lieu de personnes se rejoignant pour décider de manière consensuelle des marqueurs de l'identité et des règles nécessaires à la reconnaissance d'une participation commune, avec l'aire publique il s'agit de projeter une manière de parler et de prendre en considération qui va au-delà de la spécificité de la situation de vie d'une seule personne. C'est un appel à penser comment cette spécificité pourrait être reconnue via celle de quelqu'un d'autre. En d'autres termes, c'est un acte de parole qui est ouvert à la traduction, qui se présente sciemment comme autre chose que ce à quoi il ressemble. C'est un appel au lien, au rassemblement avec quelque chose d'autre.

Prenons par exemple le centre de Bruxelles. C'est un espace fait d'interfaces volatiles. Il est saturé de communautés ethniques fortement délimitées et contrôlées, comme la communauté marocaine dans le quartier de Molenbeek, où un étranger pourrait facilement s'imaginer à Casablanca. Les relations entre Flamands, Wallons, Congolais, Turcs, Marocains, Albanais, Afghans, Polonais et un grand nombre d'Européens des classes moyennes employés par la bureaucratie de l'Union européenne sont souvent tendues et sujettes à contestation, particulièrement sur les questions de revendications de territoires et de sensibilités culturelles.

Ainsi, devant un bar très fréquenté près de l'entrée de Molenbeek, où sont attablés de jeunes Marocains sirotant un jus et des hommes plus âgés, marocains eux aussi, qui s'offrent une bière, un badaud – marocain, encore – passe et repasse avant de briser la vitrine à l'aide d'une poubelle, car il est outré de voir là un groupe de Blancs accompagnés d'un bébé. La ville regorge de tels événements, de situations qui sont interprétées comme étant offensives et impropres. Cependant, lorsque des imams turcs ou marocains organisent une conférence de presse dans le centre de Bruxelles l'après-midi de Aïd-el-Adha, l'un des jours les plus saints du calendrier musulman, et parlent collectivement d'une vie urbaine renouvelée à Bruxelles, de l'importance de la mise en place par la municipalité d'une planification spatiale plus coordonnée et de l'impact de cela sur la confiance mutuelle, lorsqu'ils défendent l'idée que les musulmans veulent et devraient être impliqués dans les affaires municipales de Bruxelles, cette prise de parole et cet événement vont au-delà d'une plainte quant à la manière dont les musulmans devraient être traités. Elle dépasse les spécificités d'une communauté ethnique particulière et confessionnelle, et ouvre sur un processus auquel d'autres pourraient se joindre.

Cette prise de parole par les imams ne veut pas dire que les discriminations ressenties par les musulmans cessent d'être importantes ou qu'il leur est demandé de ne pas être sensibles à ce qu'ils perçoivent comme étant des manières inappropriées de se comporter. Plutôt, ce à quoi il est fait appel est le droit et l'opportunité pour une communauté confessionnelle spécifique d'avoir quelque chose à dire au sujet de la ville dans son ensemble. Pour ce faire, cette communauté doit s'élever au-dessus des blessures, des affronts et des priorités morales qui lui sont propres, de manière à permettre à d'autres, dont la spécificité n'est pas énoncée, de se sentir concernés.

KINSHASA

Je voudrais parler de certaines notions d'aire publique – de ce que les gens peuvent faire

les uns avec les autres dans la ville – à travers l'exemple de Kinshasa. Kinshasa donne tout l'air d'être une ville disfonctionnelle. À tel point que d'aucuns s'en servent comme exemple même de ce que l'urbain peut avoir de pire. Je ne cherche en rien à atténuer la dureté de Kinshasa. Je souhaite seulement parler de la ville d'une manière qui puisse montrer à quel point des choses différentes, autres, sont concevables pour des gens agissant ensemble dans la ville – à quel point ces modes d'action peuvent être créatifs et imaginatifs – et, en même temps, à quel point cette richesse pourrait être limitée, n'était un sens dynamique d'une aire publique en passe, toujours, de se faire et de se refaire. En ce sens, l'existence d'une aire publique, au sens où je l'entends, s'avère cruciale pour la viabilité de la vie urbaine.

Bien que personne ne le sache de manière certaine, comme il n'existe pas de recensement récent, Kinshasa compte probablement une population d'environ neuf millions d'habitants, dispersés dans une région métropolitaine qui s'étend sur presque cent kilomètres vers l'ouest, l'est et le sud du centre-ville. Il y a probablement là plus de gens vivant avec moins d'un dollar par jour que dans aucune autre ville au monde. À Kinshasa, l'impression accablante est celle d'une ville qui ne fonctionne pas, qui est cassée. Bien que le centre soit équipé de quelques supermarchés et grands magasins, la plus grande partie de la ville est parsemée de tout petits commerces: des dizaines de milliers de business à peine discernables, de la taille tout au plus d'un grand WC, qui toutefois se promeuvent comme étant la référence [en français dans l'original] ou le résultat d'une inspiration divine.

La logique de tels commerces est une tentative de capturer un instant – un passant, un besoin immédiat de la part de quelqu'un situé dans une proximité immédiate. En d'autres termes, le commerce tente d'intensifier et de concrétiser une possibilité purement locale. Ces business ouvrent et ferment, par centaines, tous les jours ; mais cela n'empêche: tout foyer situé sur une artère viable va tenter d'en installer un devant sa parcelle. Certains des entrepreneur(e) s qui ont le mieux réussi à Kinshasa sont ceux qui ont installé, en bord de route, un véritable cordon – une file sans fin – de petites auberges.

Autre exemple: il y a probablement plus de pharmacies à Kinshasa que dans toute autre ville au monde. Quelquefois on peut en trouver soixante-dix le long d'un seul tronçon de route. Comme elles fonctionnent essentiellement toutes de la même manière, il n'est pas aisé de savoir lesquelles vont réussir. Tout se passe comme si leur accumulation avait pour but de générer une réalité où le succès, comme l'échec, tiendrait purement et simplement de l'arbitraire, ou ne serait autre qu'une question

de chance. Si certains consommateurs vont choisir de se déplacer pour aller acheter des médicaments, la logique ici semble être que l'accumulation de boutiques va convaincre les chalandes d'une nécessité immédiate : celle de se pourvoir en remèdes sur-le-champ. Inversement, les magasins essaient de capturer la soudaine et souvent arbitraire capacité d'un consommateur à faire un achat – une capacité qui souvent ne peut être anticipée, car quand la somme requise sera dans la poche du consommateur reste toujours incertain.

Ces sortes d'arrangements spatiaux et de logiques commerciales nous informent sur la question de l'infrastructure. Car les dynamiques infrastructurelles ne se réduisent pas au fait que l'accès à l'eau et à l'électricité est sommaire et sporadique, que la majorité des rues sont à peine praticables, ou que de nombreuses parties de la ville semblent littéralement se noyer dans la merde. Pour la majorité des observateurs, parler d'infrastructure urbaine, c'est se cantonner aux aspects techniques de la chose. Si ces aspects sont certes clés, il n'en reste pas moins que c'est précisément dans les villes où la technique fait défaut que l'on peut (le mieux) discerner l'usage qu'en font les habitants.

Car l'infrastructure est un médium d'acheminement et d'articulation. Elle met en place une structure concrète permettant aux habitants de la ville de se connecter entre eux, de penser la manière dont ils sont positionnés et situés en relation les uns aux autres. Routes, fils électriques, conduites, réseaux et tuyaux ouvrent la voie à l'autonomie et à l'individualité.

Si les besoins essentiels de la subsistance quotidienne sont assurés dans les espaces intimes, par exemple au sein d'une parcelle familiale, le besoin d'interagir et de négocier avec les autres se réduit. Untel n'a pas à attendre à une pompe communale ou à négocier afin d'être sûr que le camion à eau va lui livrer ce dont il a besoin pour assurer le bien-être des siens. Si l'offre en transports est assez importante et suffisamment efficace, les résidents sont à même d'inventer des approches plus personnelles dans leur navigation de la ville, étendant potentiellement le territoire qu'ils sont en mesure de couvrir et accédant ainsi à des ressources de toutes sortes.

QUAND LES GENS SONT L'INFRASTRUCTURE

Dans une ville comme Kinshasa, les gens eux-mêmes constituent l'infrastructure la plus importante. En d'autres termes, leur moi, les situations qui sont les leurs et leur corps sont mis à profit pour lier les uns aux autres différents lieux, ressources et histoires, ce afin de créer des opportunités viables pour la survie quotidienne. Dans une ville où la manière

d'obtenir un abri, de la nourriture, de l'argent ou un statut ne sont pas clairs, les particularités de la famille d'un individu – son background ethnique, son caractère personnel, son style, l'emplacement et la disposition de sa résidence par rapport à d'autres lieux et personnes – se muent en circuits et en modes de connexion. Renseignements, argent, obligations, possibilités et services rendus passent par ces circuits. Dans un tel environnement, il s'avère difficile pour des individus de penser une vie singulière, de planifier une trajectoire spécifique, ou de savoir par avance quelles implications une direction particulière d'action pourrait produire. En même temps, il n'y a pas grand-chose d'autre qui maintienne les individus « hors d'eau » sinon l'effort personnel qu'ils font pour prendre une direction particulière en termes d'action. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de discussion, de consultation ou d'échange d'avis. Mais à la fin, cet effort est ce qui propulse les citoyens vers le lendemain.

Même dans les dépenses quotidiennes de nécessités basiques, ce dont le ménage devrait pouvoir se nourrir à la fin de la journée est rarement garanti. Les rues sont pleines de gens partis faire de petites courses ; quand un peu d'argent rentre, un membre de la famille est immédiatement envoyé acheter une petite quantité de poudre de manioc ou même de riz, d'huile de cuisson, ou de petits morceaux de viande. En même temps, les rues débordent de gens – on boit une bière, on fait signe à des connaissances – alors même que les flux – les moyens d'aller d'ici à là-bas – sont interrompus. Bien qu'une telle interruption puisse être source de frustration, tout comme l'interruption d'eau ou d'électricité, elle s'avère en fait nécessaire, car elle permet aux gens de repenser leur position, d'imaginer d'autres options, d'intégrer de nouvelles données quant à ce qui se passe dans le quartier ou plus largement dans la ville. Dans des quartiers pleins de résidents qui luttent chaque jour pour joindre les deux bouts, sans lois efficaces, sans règles ou institutions capables d'imposer des formes d'interaction claires, de telles interruptions, sources de conversations et de remises en question constantes, s'avèrent essentielles : elles permettent d'éviter que les choses ne deviennent incontrôlables.

Là où les gens constituent une infrastructure au sens propre du terme, la valeur d'une existence réside moins dans l'élaboration d'une vie qui « fasse sens » ou qui bâtisse une histoire individuelle cohérente. Ce qui est important, c'est la capacité des uns et des autres à être branchés – en phase avec différents scénarios quotidiens, drames, réseaux et affiliations qui fournissent une palette constamment changeante d'alternatives permettant de mettre du pain sur la table

ou de devenir quelqu'un que l'on prend au sérieux. Comme une pièce dans un puzzle qui ne cesserait de changer de configuration, ou comme le maillon d'une chaîne, les gens peuvent aussi être facilement remplacés. Il arrive qu'ils accumulent des expériences sans pour autant que cette accumulation constitue un tout qui fasse sens. L'individu se fait intersection ; il est à la croisée d'éléments qu'il rassemble mais qu'il n'est pas nécessairement en mesure d'utiliser afin d'en faire un matériau – une plateforme – qui lui permettrait d'aller lui-même de l'avant. [...]

Les Kinois vivent entre véracité et exagération, empirique et baroque. Comme partout, de nombreux sujets sont difficiles à aborder et l'allusion et l'euphémisme abondent. Mais il y a aussi un pragmatisme omniprésent et une précision dans la parole des gens. Une femme vous dira rapidement le nombre de miches de pain qu'elle a vendues ces six derniers mois ; un résident à Bayamu pointera les immeubles anciens surchargés dans une rue donnée et vous dira sans hésitation les différents prix des chambres. Les moindres détails sont évoqués avec grande assurance. Que le contenu des affirmations soit exact n'est pas ici la question. C'est plutôt l'attention au détail. Combien de bâtons de cigarette un enfant des rues vend-il en une nuit précise, dans un bloc précis, par comparaison avec les dix autres enfants travaillant sur le même territoire ? Combien de verres de whisky l'officier de police a-t-il achetés pour les proches du chef de quartier ? Quelle est l'heure exacte à laquelle le gérant de l'entrepôt de bière Primus est arrivé à la maison de la sœur du chef de l'État ?

Un grossiste en stupéfiants, à Matete, identifie en quelque quinze minutes différentes routes par lesquelles l'héroïne, la cocaïne et les amphétamines entrent dans la ville, avec une idée des prix pratiqués dans les nombreuses transactions sur le chemin. Il peut réciter les modes de consommation de ses 657 clients et fournir une rapide analyse de la manière exacte dont ses prix ont fluctué selon les trajectoires d'approvisionnement ces trois dernières années, de même que les noms de centaines de personnes associées avec les différentes autorités policières qu'il a dû acheter.

Tous ces détails sont récités sans émotion ou hésitation, comme si quel que soit le sujet abordé, celui-ci était pleinement dans l'ordre naturel des choses et pourrait avoir aisément été évoqué avec une autorité équivalente par n'importe qui d'autre. Tout ce qui se produit peut d'une manière ou d'une autre être important, sinon maintenant, alors plus tard. Dans une ville où les luxes sont peu nombreux, et où la survie requiert des décisions constantes quant à ce qui est important dans les centaines de conversations, événements et mots qui font la

vie quotidienne d'un individu, cette attention presque excessive au banal pourrait sembler impraticable, sinon impossible. Dans une ville faite d'incessantes tromperies, où chacun essaye de tirer avantage des autres, il semblerait plus rationnel pour les gens d'ignorer la plus grande partie de ce qui se passe et de se concentrer sur ce qui compte vraiment – c'est-à-dire les détails spécifiques de leur situation actuelle. Mais ces individus sont impliqués dans les vies d'autres individus à la fois connus et inconnus, et là où il est difficile de s'occuper de ce qui a de fortes chances d'arriver dans le futur le plus proche, cette manière de faire attention est un constant moyen de couvrir ses arrières. C'est une manière de trouver de nouveaux angles pour gagner de l'argent, obtenir des informations et des opportunités.

Cette approche empirique, faite d'une prise en compte des plus petits détails de transactions de toutes sortes, permet à chacun de se comporter comme une autorité dans de nombreux domaines. C'est la base à partir de laquelle les gens peuvent parler dans des situations variées, dans la rue, dans un bus, bar ou bureau, ainsi que donner une forme possible à un résultat. De cette manière ils ne restent pas vulnérables à l'impact des actions d'autres personnes. Cela leur donne une base pour intervenir dans des situations qui en apparence ne sembleraient pas être leur « affaire ». Ce n'est pas un acte d'arrogance fouineuse, mais cela découle plutôt du caractère incertain de ce qu'un « business » représente en fin de compte. Les frontières entre les affaires qui concernent directement un individu et celles qui auraient un intérêt approximatif sont souvent troubles. Quelle que soit la distance qui sépare un événement d'un autre, il n'est souvent pas aisé de savoir lequel s'avérera par la suite avoir de l'importance. [...]

Le train-train de la plupart des Kinois est fait d'une recherche répétitive d'un peu d'argent, pour boire de la bière et aller à l'église. Les détails sont banals et il n'y a pas beaucoup de fondements pour prétendre à autre chose. Le caractère précaire de l'existence semble exiger une certaine précision [...]. Mais là, l'exagération entre en jeu. Ce qui pourrait être exprimé en une simple phrase devient un discours hautement enjolivé, plein d'ironie et de double sens. Les mouvements du corps, particulièrement des hanches et des fesses, pendant la danse, l'exaltation et la flânerie quotidienne, sont accentués jusqu'à l'obscène.

La musique est partout et est peut-être la seule constante de la vie kinoise. Enracinée dans la rumba, [...] elle est l'arrière-fond permettant aux Kinois d'étaler en toute sécurité un sens de la singularité et d'exprimer un désir intense de dépasser les expériences individuelles. [...]

L'exagération du corps et de l'expression

– particulièrement l'exagération du sexuel – devient le mécanisme pour faire face à un état permanent d'excitation, voire de désir, propre à la ville. [...] En même temps, les dangers du désir sont bien connus. Les histoires de toute évidence sans fin de jalousie et de sorcellerie, les problèmes endémiques d'abus sexuel et de HIV et la longue histoire de l'usage de la violence physique dans la ville de la part des autorités rendent dangereuse l'expression du désir. La liberté personnelle prend souvent des formes baroques, en particulier devant la musique, comme une manière de négocier avec ce dilemme. Mais la vitalité d'une telle expression n'est pas nécessairement affaire d'efficacité ou de compétence.

Par exemple, Werrason, « le Roi de la Forêt », est le principal leader de groupe musical à Kinshasa [...]. Il ne joue, ni ne chante ou ne danse particulièrement bien, mais il est malgré tout au sommet [...] car il transmet la crudité de cette expression du désir, pleine de complications et de fardeaux. Il incarne puissamment quelque chose qui ne peut être capturé, soumis, ou façonné. Cela compte beaucoup à Kinshasa. [...]

Traduit de l'anglais par Dominique Malaquais et Jean-Christophe Lanquetin.
AbdouMaliq Simone, *City Life from Jakarta to Dakar: Movements at the Crossroads*. New York; Londres: Routledge, 2009, pp. 117 et suiv.

ABDOUMALIQ SIMONE

L'endurance est différente de la survie. On a beaucoup insisté sur la manière dont les citoyens, particulièrement les plus pauvres, survivent à la ville. Par endroits il est pris acte de leurs efforts de survie – du fait qu'ils font preuve d'énormément de résilience et de débrouillardise dans des conditions par ailleurs débilantes. La célébration, d'ailleurs, dégénère parfois ; les pauvres sont alors acclamés comme des héros urbains, preuve de l'ingénuité de l'être et de l'esprit humains face aux épreuves. Pourtant, il n'y a rien de nécessairement héroïque dans tout cela. Et c'est avec passablement d'hypocrisie que d'aucuns se disent perplexes devant la capacité des pauvres à survivre, comme si la survie ne pouvait s'expliquer qu'à l'aune d'une vision tronquée de l'efficacité de la classe moyenne. C'est avec un soulagement presque palpable que ces observateurs accueillent les rapports faisant état, chez les pauvres, de taux élevés de mortalité et de crime, de la déferlante de problèmes psychologiques, médicaux et sociaux qui les accablent. Particulièrement quand les villes sont dangereuses – comme c'est le cas, par exemple, de Karachi ou Caracas – les visions stéréotypées veulent que seuls survivent les résidents qui parviennent à se rendre presque invisibles, car qui chercherait à être ou à avoir quelque chose d'une quelconque signification risquerait de s'attirer des attentions inopportunes et, de ce fait, ne survivrait pas longtemps.

En contraste avec cette notion de survie, l'endurance, telle que pensée ici, est un moyen de persister, de durer, qui n'est attribuable ni à une putative force intérieure, ni à une quelconque capacité intrinsèque. Ce n'est pas l'aboutissement d'un plan, ou bien le fait d'une personnalité bien structurée, pleine de courage moral, capable d'encaisser les coups et d'esquiver avec agilité, évitant tous les pièges. L'endurance repose sur les efforts soutenus de personnes cherchant à se découvrir et à s'atteindre mutuellement. Il s'agit d'une volonté de suspendre ses activités familières, de s'écarter de ce sur quoi on peut compter, afin de s'engager dans quelque chose d'inattendu. Cet engagement peut parfois être simplement la réaffirmation d'une situation qui existe déjà, la décision qu'il est mieux de s'en tenir à ce qui est familier. Ailleurs, il peut prendre la forme d'un effort pour rendre utile ce qui a été découvert, de l'incorporer dans sa vie ou de le penser comme un nouvel espace à occuper ; cela implique un transfert de temps

et d'énergie permettant le passage d'une manière d'être dans le monde à une autre.

Pour qui s'intéresse à la question de savoir comment raviver une politique urbaine radicale, le concept d'endurance est crucial. Il est grand temps que les notions d'« urbain » et de « politique » soient élargies. La caractéristique et le dilemme fondamentaux de la vie urbaine n'ont, après tout, rien de nouveau. Dans des espaces et des temps où matériaux et sujets s'entrecroisent et, de ce fait, échappent à la logique d'un ensemble donné de dispositifs analytiques, de points de vue et de contrôles, quand et comment terre, corps, langages, bâtiments, ressources et objets se connectent-ils réellement entre eux ? Quelles sortes de proximités et de distances de connexion sont possibles et quels sont les éléments qui ont un impact sur elles ? Qu'est-ce qui rend possibles ces connexions, et comment évoluent-elles ? Si la politique est bien aux prises avec ces connexions, avec ce qu'elles impliquent et les directions dans lesquelles elles vont, alors une vision plus large de ce qui produit ces connexions est nécessaire.

Sur la base de ce qui précède, la chose est claire : la persistance tenace de quartiers intensément hétérogènes partout dans les principales villes du « monde majoritaire » constitue une condition préalable au politique – et non un sous-produit. Ces quartiers sont en ceci exemplaires : la densité n'est pas seulement une question de proximité des corps, mais aussi d'intersection de multiples manières de faire les choses, de mettre différentes matérialités en contact et de jouer un jeu, souvent déceptif, d'alternance entre le visible et l'invisible – tantôt on voit, tantôt on ne voit pas. Les différences dans les relations sont ainsi configurées de façon à aller au-delà de la formulation spécifique d'un enjeu collectif ou de modes particuliers d'identification ou d'appartenance. Alors que de tels enjeux doivent souvent, à terme, être consolidés afin de développer des instruments de revendication, voire de conflit avec les institutions, les « matériaux de rupture » sont amenés à la vie par cette densité d'intersections. C'est ce que je nomme « rébellion implicite ». Ici les potentialités de changements politiques radicaux se déploient comme un courant souterrain continu à travers la vie urbaine, indépendamment du fait qu'ils se concrétisent ou non. [...]

L'endurance [dans ce contexte] est affaire de construction de ponts. Il ne s'agit pas de

ponts qui unissent des entités disparates à des fins communes, ou parce qu'elles se ressemblent ou demandent à être mutualisées, mais plutôt des ponts qui mettent en évidence césures et frictions intrinsèques à différents systèmes opérationnels. Sans de telles frictions il y a peu de motivation à élaborer des manières d'associer des choses qui, par ailleurs, n'ont guère de raisons d'être liées les unes aux autres. [...] Ce sont des ponts qui réitèrent la séparation des choses. Cependant c'est une différence « à vue », où différents domaines et pratiques offrent des possibilités concrètes de vies parallèles [...], accessibles aux deux parties en tant qu'interruption d'hypothèses routinières. Il peut en être fait l'expérience sans la contrainte d'essayer de comprendre tout ce qui est en jeu à l'intérieur de celles-ci.

En tant que tels, ces ponts articulent une large palette de futurs possibles que les gens pourraient habiter, que cela arrive réellement ou pas. Ces positions ne suggèrent pas des points communs sous-jacents, antérieurs aux relations. Les relations dont il est question ici ne sont pas dépendantes de l'isomorphisme de ce qui est réuni ; de même qu'elles n'ont pas pour action d'intégrer. Ce qui est entretenu est une proximité intense, la possibilité d'apporter différentes perspectives à l'autre. Ces intersections sont ainsi vécues comme un mécanisme de permanence. [...]

VIVRE SANS UN MONDE

L'endurance implique de vivre sans participer d'un sol particulier, puisque [...] le sol qui vous est familier se dérobe constamment sous vos pieds. Elle signifie construire des ponts à travers des abîmes que rien ne fermera jamais, de tenir l'autre côté en vue sans pleinement l'intégrer dans votre vie de tous les jours. Cela demande [...] de s'associer aux autres dans la possibilité de « dire quelque chose » qui n'a pas besoin d'être résumé, qui ne dépend pas de paramètres spécifiques d'efficacité ou d'objectivité, quelque chose qui « fait aller les gens de l'avant » au milieu de transformations qui sont sans précédent dans le sens où elles ne représentent pas nécessairement le point culminant d'un but ou d'une nécessité. Cela requiert la capacité de risquer ce qui est familier, en partie parce que ce qui est familier pourrait bien ne pas être ce qui semble l'être, tout sol, toute apparence pouvant s'avérer trompeurs. Si l'on s'accorde sur tout cela, alors l'endurance implique de vivre sans un monde.

Il s'agit de vivre à l'intérieur du « donne et prends » de petits efforts, en recombinaison de manière continue matériaux, répétitions et ajustements. Cela revient à vivre au cœur de choses qui, certes, ont besoin d'être connectées, ou qui, du moins, doivent avoir quelque chose à faire les unes avec les autres, mais dans

un contexte où le résultat final n'est pas une carte rationnelle, toute tracée, ou une arène qui contraindrait et/ou rendrait possible car agissant comme un contenant. [...] Certaines personnes, certains événements, objets ou processus ne peuvent être immédiatement pris en considération. Peut-être, dans le futur, un moment plus opportun pour un tel engagement se présentera-t-il. Parfois, il est plus important de laisser les choses telles qu'elles sont plutôt que de les prendre en main. L'important est alors de créer des conditions permettant aux personnes et aux choses de revenir les unes vers les autres plus tard, de façon à ce qu'il puisse y avoir un retour des possibles et que ce qui est séparé aujourd'hui ne soit pas ordonné et segmenté de manière permanente, entérinant de ce fait une situation d'opposition ou de manque de rapport.

Ainsi, vivre sans un monde, c'est vivre au beau milieu des incertitudes de l'urbanisation. Dans ce contexte, certaines articulations sont à la fois claires et opaques. Toutes sortes de visibilité se côtoient, rendant invisibles bien des aspects de ce que la ville est et pourrait être. Mais l'invisibilité reste toujours un dispositif, et un dispositif avec de nombreuses et différentes implications politiques. C'est pourquoi il est important de reconnaître à quel point les habitants du Sud proche vivent simultanément avec différentes versions d'eux-mêmes et des villes qu'ils habitent. Cette simultanéité, avec ses éléments contradictoires – par exemple l'importance et, au même moment, la non-pertinence d'une identité ou d'une attribution spécifique ; la tendance de la ville à individuer et à agréger tout à la fois – ne se résume pas à un monde. Ce n'est pas un monde qui met tout clairement à sa place. Car, comme l'exprime Achille Mbembe, un monde qui a la capacité de faire cela est un monde qui est mort, ou qui, plus que tout, valorise la mort.

Traduit de l'anglais par Dominique Malaquais et Jean-Christophe Lanquetin.
AbdouMaliq Simone, *Jakarta: Drawing the City Near*. Minneapolis; Londres: University of Minnesota Press, 2014, pp. 209 et suiv.

INTRODUCTION

FRANÇOIS DUCONSEILLE
JEAN-CHRISTOPHE LANQUETIN
DOMINIQUE MALAQUAIS

Play>Urban est une plateforme de recherche collective inter-écoles d'art dont les participants ont pour ambition d'intervenir en tant qu'artistes-chercheurs (désignations à nos yeux synonymes) dans l'espace urbain et ainsi de contribuer à l'élaboration d'une connaissance contextuelle et horizontale des villes d'aujourd'hui. Le projet a été initié à Strasbourg par l'atelier Scénographie de la Haute école des arts du Rhin, avec le groupe Hors format de l'option art (François Duconseille, Éléonore Hellio, Jean-Christophe Lanquetin, Grégoire Zabé), et à Johannesburg par le département Arts visuels de la Wits School of Art (Natasha Christopher, Zen Marie), en lien ponctuel avec d'autres institutions (Académie des beaux-arts de Kinshasa, La Cambre à Bruxelles). Les deux équipes ont été rejointes sur l'ensemble du processus par Dominique Malaquais (CNRS). Dans sa phase initiale (2011-2013), Play>Urban a pris la forme de quatre résidences : deux d'une semaine et deux d'un mois, à Johannesburg et à Strasbourg. Étudiants et enseignants ont expérimenté ensemble, de concert avec des artistes et des chercheurs fortement impliqués dans les contextes urbains pratiqués. Des séminaires et des expositions à Johannesburg et à Strasbourg ont ponctué cette phase : à VANSa (Visual Arts Network of South Africa), chaque semaine pendant un mois en septembre 2012, et sous la forme d'une exposition et de rencontres publiques, co-réalisées à Strasbourg avec le théâtre du Maillon et Pôle Sud (Centre de développement chorégraphique), intitulées « Ville(s) en jeu(x) », en octobre 2013.

En tant qu'artistes-chercheurs, au sein de Play>Urban nous naviguons constamment entre étude et création. Les approches et les médiums que nous déployons sont multiples. Dans le cadre présent, un geste d'artiste peut être individuel ou collectif, porteur d'une dimension documentaire, de fiction, ou encore de ce qu'on nomme en anglais *faction* (c'est-à-dire de processus qui se situent à l'intersection de la réalité et de la fiction). La relation au

quotidien des habitants des villes où nous sommes présents, leur devenir spectateur ou leur implication dans nos dispositifs de collectif sont au cœur de nos projets. Ces derniers s'inscrivent aussi horizontalement que possible dans la ville. Le sens de notre présence, sa possibilité même, son incidence politique sont en permanence questionnés. L'ambition est, même momentanément, de tenter de produire du commun dans une ouverture à la singularité tant des contextes que de nos subjectivités. Nous travaillons à une connaissance des environnements urbains tels qu'ils sont infrastructurés et tels que les gens les vivent, les pratiquent, les perçoivent, et ce aussi bien à Johannesburg qu'à Strasbourg – contextes fort différents, certes, mais qui, à travers notre travail, entrent en résonance.

Lors de chaque résidence, un dispositif de collectif rassemble les participants autour de l'invention de méthodologies et d'enjeux communs. On trouvera, en ouverture de ces pages, des photos d'un mur couvert de Post-it. Ces derniers sont l'expression des attentes de tous les participants à la résidence de mai 2011 à Strasbourg. Il s'en dégage une volonté immersive et ludique, un souhait d'utopie urbaine. Le jeu est ici concept, méthodologie et pratique. Il s'agit de jeu au sens de play (jeu gratuit, jeu pour jouer) et non au sens de game (jeu pour gagner). C'est par le truchement de cette dimension de jeu que nous tentons d'entrer en interaction avec les contextes. Les règles du jeu existent pour construire les cadres de travail, pour structurer le regard, mais nous pouvons les défaire, les contourner, choisir de ne pas les respecter. Obéir à la règle n'a jamais été le but de la partie. Il s'agit plutôt d'un déclencheur signifiant, d'un prétexte. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : le jeu, ici, aussi ludique soit-il, n'a d'amusant, de léger, que l'apparence. En son cœur se profilent des enjeux éthiques, et de ce fait politiques, fondamentaux. Comment (re)penser la ville à l'aube du XXI^e siècle, siècle

1 <http://esad-stg.net/Play>Urban/>

dont il est communément admis qu'il sera le siècle urbain entre tous? Telle est la question qui nous guide et qui informe notre travail.

Fait de questionnements et non de réponses et se voulant explicitement un processus ouvert, ce travail s'élabore autour d'une palette de concepts clés, sujets de réflexion centraux dans la recherche actuelle sur la ville comme sur la production artistique: théâtralité, politique(s) des corps (ou body politics), espace public / espace commun, infrastructure de personnes (people as infrastructure)... Ces concepts constituent pour l'équipe Play>Urban une cartographie ouverte de notions, d'enjeux et de questions avec lesquels nous avons choisi de jouer, en les interrogeant en termes théoriques bien sûr, mais aussi et surtout en les « activant », comme des pistes, des directions, des indices lors de nos expérimentations urbaines.

LA REVUE

Les concepts qui nous guident ont été théorisés, principalement, par des chercheurs et des praticiens anglophones. Pourtant reconnus pour le rôle essentiel qu'ils jouent dans l'articulation de la pensée sur les villes et les cultures urbaines au XXI^e siècle, les écrits de ces spécialistes n'ont pour la plupart pas été traduits en français et, de ce fait, restent difficiles d'accès à d'importants pans du public francophone. Un premier enjeu de la revue Play>Urban est de contribuer à la traduction de ces textes afin de les diffuser à un public plus large. Ainsi, chaque numéro de la revue se fonde sur une ou plusieurs traductions de textes de référence avec lesquels nous avons travaillé. Dans ce premier numéro – on le verra de façon détaillée plus loin – notre focale est l'œuvre du sociologue états-unien AbdouMaliq Simone.

Un second enjeu de la revue est de publier des traces de nos travaux. Textes, projets graphiques, essais photo: il s'agit de documents témoignant d'expérimentations menées durant les résidences Play>Urban. Via cette mise en page de traces, nous tentons de mettre en forme nos idées et expériences. Notre cadre est élastique. Nous choisissons de publier des points de vue, des approches, des formes radicalement différents les uns des autres, sans forcément chercher à les lier entre eux. Le but, en effet, n'est pas de présenter un produit fini, un objet lisse. Bien au contraire. Sinuosités, rugosités, faux départs nous intéressent au premier chef, car ils sont l'expression même de notre processus, de notre circulation entre étude et création.

Troisième enjeu, enfin, l'accessibilité. Notre souhait est que cette revue soit aisément et partout accessible. Elle existe donc à la fois en ligne et en format papier. Le noir et blanc permet d'imprimer très facilement

soit un numéro dans son ensemble, soit une contribution précise. Le format A4 est pensé dans la même logique: pour presque rien, on doit pouvoir imprimer un texte à la maison, à Paris, comme dans un cybercafé, à Kinshasa.

UNE INFRASTRUCTURE DE PERSONNES

Ce premier numéro est construit autour du concept de people as infrastructure, élaboré par AbdouMaliq Simone dans un texte éponyme paru en 2004. Nous présentons ici une traduction des premières pages de ce texte. Théoriquement denses, celles-ci décrivent précisément le concept de Simone. Deux autres concepts – the public et endurance –, élaborés par le même auteur, retiennent notre attention. Déclinons de people as infrastructure, ils enrichissent et complexifient cette notion fondamentale à nos travaux. Nous traduisons ici des passages clés de textes que Simone leur a consacrés en 2009 et 2014.

Pour explorer avec lui le concept de people as infrastructure, nous avons invité AbdouMaliq Simone à Strasbourg en 2011. En amont et en aval de cette rencontre, nous avons lu et discuté son texte. Mais ce n'est qu'au terme de notre processus de résidences – c'est-à-dire au bout de deux années pleines d'expérimentation – que nous avons commencé à appréhender toute la force de son propos. Dans nos premières expérimentations, force est de constater que nous tâtonnions. La notion d'une infrastructure de personnes – c'est-à-dire d'une ville qui serait construite par les relations horizontales entre ses habitants plutôt que via une structuration verticale de ces derniers par des forces sur lesquelles ils n'ont que peu de prise – faisait écho en nous à un désir assez flou (et sans doute naïf) de ville partagée, d'espaces urbains où la place des habitants serait primordiale. De cette lecture de Simone, certes pas inexacte, mais trop simpliste, les participants aux résidences se sont emparés chacun à sa manière et de façons fort diverses. Individuellement et collectivement, nous avons en un sens cherché cette ville idéal(isé)e, en observant et de ce fait en donnant corps, notamment lors de longues marches (dont le lecteur trouvera ici des compte rendus), aux environnements urbains dans lesquels nous avons travaillé.

On pourra penser que cette quête faisait plus de sens à Johannesburg qu'à Strasbourg ou, du moins, y était plus aisée. L'hypothèse que les gens constituent l'infrastructure de la ville n'est pas d'emblée évidente dans une ville « musée » européenne où le lissage de l'urbain, les infrastructures matérielles et les dispositifs de contrôle sont devenus omniprésents. L'espace public y est extrêmement régulé, alors qu'à Johannesburg les présences humaines qui façonnent, occupent et aménagent l'urbain sont beaucoup plus visibles, présentes et multiples.

Mais ce n'est pas si simple ou binaire et nous nous sommes vite aperçus qu'il était nécessaire de creuser au-delà des différences apparentes. Car les processus de gentrification et de contrôle existent aujourd'hui partout dans le monde. La pensée des villes ne se construit pas seulement en termes Nord-Sud, mais aussi en termes de dynamiques, de rapports entre les puissances institutionnelles et économiques (et leurs enjeux eux-mêmes multiples) et les dynamiques issues des gens (elles-mêmes complexes et diverses).

Si bien des textes, projets graphiques et essais photographiques que nous présentons dans ce numéro initial reflètent nos premières expérimentations, ces micro-recherches témoignent d'une volonté de continuer et de développer ces pistes. Ils sont aussi l'expression d'un processus menant vers une compréhension poussée de la place de l'artiste-chercheur dans la ville. À l'échelle de Play>Urban, ce processus nous permet d'agir et de performer l'urbain : c'est notre manière de nous y inscrire, de l'interroger, de l'étudier. Il s'agit d'éprouver la ville où nous sommes, qu'il s'agisse de Johannesburg ou de Strasbourg, d'en tester les possibles, les résistances, les limites. Nous sommes ainsi dans une dynamique où les individus – en l'occurrence nous, résidents du cru ou étrangers, mais tous en tant qu'artistes-chercheurs – la façonnent. Et cette dynamique, même si elle se heurte à de nombreux obstacles (une part du projet étant de jouer avec ces obstacles), constitue elle-même une infrastructure de personnes. Au final, via nos énergies, par la nature de nos gestes et de nos présences, nous activons cette notion proposée par Simone. Cela n'est pas sans lien avec la manière dont Simone lui-même travaille, en immersion, en rencontrant les gens, en parlant avec eux et en développant ses concepts à partir de là. Cette dynamique s'est fait jour dès les premières sessions de travail à Strasbourg en mai 2011. Il s'agissait d'un dispositif de collectif, à l'échelle d'une quarantaine de personnes, conceptualisant, jouant, créant et exposant ensemble : une petite et éphémère infrastructure de personnes, convergeant et divergeant simultanément face à des enjeux, des situations en partage, devant s'organiser, gérer leurs différences, produire, agir. Ce qui nous renvoie directement aux descriptions de Simone sur la manière dont, à travers des relations horizontales, complexes, entremêlées, les citoyens se donnent les moyens de vivre ensemble dans un environnement urbain donné. Moins, donc, qu'étudier un concept au sens académique du terme – moins que de le penser par le biais du mot couché sur la page – nous avons voulu le mettre en pratique et, ainsi, le faire momentanément exister. Nous espérons avoir été fidèles à l'esprit de son concepteur.

Dans ce numéro, donc, nous publions la traduction de trois extraits de textes d'AbdouMaliq Simone : « People as Infrastructure », « The Public » et « Endurance ». Nous publions ensuite un ensemble de points de vue et de projets produits après les résidences, dont le fil conducteur est la notion de people as infrastructure en lien avec nos pratiques d'artistes et nos questionnements. Ainsi qu'une série de textes qui nous semblent faire richement écho aux préoccupations de Play>Urban : textes d'artistes, d'architectes, de théoriciens qui nous inspirent. Nous proposons enfin une sélection d'écrits, de projets graphiques et d'essais photo qui sont le reflet direct de nos expérimentations à Johannesburg et à Strasbourg. Ces propositions, il y a lieu de le souligner à nouveau, ne prétendent pas être des objets finis et leur présentation ne se veut ni homogène ni lisse. Comme aide à la navigation, cependant, une fiche signalétique apparaît, qui résume brièvement chaque expérimentation.

DE REGARDS EN REGARDS, DE PAS À PAS, DE JEUX EN JE

ESTELLE PAGÈS

Play>Urban est un programme de recherche de l'atelier Scénographie soutenu par la Haute école des arts du Rhin et labélisé par le ministère de la Culture et de la Communication. Fondé sur une recherche en acte, forme de work in progress, avec temps d'immersions, de rencontres, de séminaires de restitutions dans des contextes institutionnels ou informels, Play>Urban repose sur une sorte de maïeutique faisant émerger de nouveaux territoires des scénographies urbaines. Cette réflexion, par ailleurs, s'inscrit pleinement dans la pédagogie du second cycle en cherchant à qualifier des moments particuliers pour ménager des temporalités, des liens et des possibilités de travail partagés entre étudiants, enseignants et personnalités artistes et théoriciens invités. Ainsi, de manière régulière et selon les projets, l'atelier Scénographie a associé des étudiants et enseignants du groupe Hors format de l'option art tout comme certains étudiants de l'atelier Communication graphique de la HEAR pour la réalisation graphique de cette revue. Play>Urban s'est associé à la Wits School of Arts à Johannesburg (Visual Arts Department), partenaire essentiel pour ce champ de recherche qui vise à l'exploration des villes extra-européennes. Par la suite, d'autres écoles d'art comme celle de La Cambre sont venues enrichir cette réflexion.

Sans figer ni formes ni pensées, ce programme de recherche, de nature transdisciplinaire, associant sociologues, anthropologues, théoriciens, artistes plasticiens, scénographes, étudiants met en mouvement des pratiques, des actes, des réflexions qui s'organisent de manière organique, accordant une part essentielle à l'expérience et à l'altérité ; Play>Urban met au centre des pratiques collaboratives questionnant l'espace de la ville comme un corps dynamique qui s'autoconstruit, s'autoalimente par le faire des habitants, par celles et ceux qui la vivent, s'y frottent

et inventent son quotidien et sa réalité.

Le programme de recherche a été marqué par un certain nombre de temps forts qui ont permis de nourrir et de donner tout le sens et toute la matière nécessaires pour conduire cette réflexion.

À la manière d'une cartographie, les villes de Dakar, Kinshasa, Johannesburg, Strasbourg, Bruxelles, Séoul (en septembre 2016) ont été des scènes où artistes, chercheurs, étudiants et enseignants de la Wits School of Arts de Johannesburg, de La Cambre et de la HEAR ont trouvé des contextes précis de travail, de rencontres et d'expérimentations.

Lors de la résidence retour à Strasbourg en 2013, après six semaines passées en Afrique du Sud en 2012, une exposition Play>Urban, au moment des rencontres «Villes artistes jeu et enjeux», s'est tenue en octobre 2013 au théâtre du Maillon et à Pôle Sud. Cette manifestation a été présentée au public comme un ensemble d'archives sous la forme de fiches précisant le protocole adopté selon une grille de lecture uniforme pour donner à voir les 120 projets réalisés. Ce travail de collecte puis d'archivage a permis de structurer les trois années de recherche et de mettre en perspective tout un matériel de pensées, d'images, d'attitudes...

Ont participé au projet: dix-huit étudiants et deux enseignants de la Wits School of Arts, quatre étudiants de La Cambre, douze étudiants et quatre enseignants de la HEAR. Ainsi que trois artistes de Johannesburg, un artiste et des collectifs de Strasbourg ainsi que trois chercheurs français.

Parallèlement, des rencontres publiques «Villes artistes jeu et enjeux», les 18 et 19 octobre 2013, se sont tenues en association avec le théâtre du Maillon et le réseau Performing Cities. Ces deux journées s'inscrivaient dans le programme «Ville(s) en jeu(x)» porté par huit institutions culturelles de Strasbourg qui proposèrent

durant ces dix jours une programmation de performances, spectacles, expositions interrogeant les liens entre art et ville.

L'ensemble de ces événements Ville(s) en jeu(x) et Play›Urban d'octobre 2013 à Strasbourg s'inscrivaient dans le cadre de la Saison sud-africaine en France.

Play›Urban no 1 est une revue volontairement pensée pour le support Internet, qui a été réalisée par des étudiants de l'atelier Communication graphique de la HEAR. Accessible facilement, à la fois en ligne, en format papier et noir et blanc, elle peut être imprimée n'importe où pour une diffusion large.

Un des enjeux de la revue est de contribuer à la traduction de textes et de rendre visibles les diverses interventions, expérimentations et réflexions qui se sont tenues depuis quatre ans. Ce premier numéro s'est construit, en particulier, autour de la traduction, pour la première fois en Europe, de trois extraits de livres d'AbdouMalik Simone: « People as infrastructure », « The Public », « Endurance ».

Cet ensemble de textes est la pierre angulaire de ce numéro qui tant d'un point de vue théorique que pratique a alimenté, nourri les contributions des auteurs, artistes, étudiants. La revue a permis d'opérer des choix à partir de matériaux riches et souvent très expérimentaux liés à des situations dans des contextes précis, de prendre le recul nécessaire pour rendre possibles la restitution et l'analyse des actes, des gestes et des réflexions. Ainsi, ces étapes intrinsèquement liées à la méthodologie de la recherche permettent de l'appréhender, de la partager, de la discuter, de la vérifier, de la corriger mais surtout d'établir un corpus, un territoire de recherche qui puisse s'acheminer vers d'autres possibles.